
M A N U S C R I T

CHIEN MORT DANS UN PRESSING : LES FORTS

d'Angélica Liddell

Traduit de l'espagnol par Christilla Vasserot

cote : ESP14D996

Date/année d'écriture de la pièce : 2007
Date/année de traduction de la pièce : 2014

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

ANGÉLICA LIDDELL

***CHIEN MORT DANS UN PRESSING :
LES FORTS***

Traduit de l'espagnol
par Christilla Vasserot

Ce texte a bénéficié d'une aide à la traduction
de la Maison Antoine Vitez – Centre International de la Traduction Théâtrale

Tout jeu contient l'idée de mort.

Jim Morrison

Seigneurs et nouvelles créatures

1.

ACTE DE COPROLALIE.

JUSTIFICATION D'UNE PUTAIN DE SALOPE

LE CHIEN. – Je suis un putain d'aigri et un putain d'inadapté.

Je suis un putain d'acteur qui fait le chien
pour une putain de fois dans sa putain de vie,
après les cafards,
dans un Théâtre National,
parce qu'un putain de chien gagne plus qu'un putain d'acteur.
C'est ce qu'ils ont dit au Théâtre National.

Un chien gagne plus qu'un acteur.

Parce qu'un chien gagne plus qu'un putain d'acteur.

Parce qu'un chien gagne plus, plus qu'un putain d'acteur.

Un chien gagne plus qu'un putain d'acteur.

Oui, un chien gagne plus qu'un putain d'acteur.

Plus, plus, plus,

plus qu'un putain d'acteur.

Un acteur de merde, un putain d'acteur.

Pas ces putains de divas de l'interprétation, non, un putain d'acteur.

Et la metteuse en scène, cette putain de salope,

elle a décidé de remplacer le vrai chien par un putain d'acteur.

Et ensuite elle a décidé d'interpréter elle-même le rôle du putain

d'acteur qui joue le rôle du putain de chien

parce que c'est elle, le sale putain de chien,

après les cafards.

Et pas un putain d'acteur de merde,

mis à part cette putain de salope,

ne peut dire ces phrases avec plus de haine
plus de dégoût
plus de douleur
dans un Théâtre National.

Ces phrases ne vont bien qu'à cette putain de metteuse en scène,
la reine d'Afrique des putains d'acteurs de merde,
égorgée par les putains d'acteurs de merde,
pourvu qu'un Théâtre National lui verse un salaire.
Va te faire foutre ! Va te contredire !

Moi je dis
qu'il était temps
que quelqu'un travaille avec la haine du théâtre,
le dégoût du théâtre,
le mal du théâtre
dans un putain de Théâtre National.

Quand on me file des coups de pieds sur le terrain
je mets un but, rien que pour faire chier.
Je mets des buts rien que pour faire chier.

Après les cafards
je fais du théâtre rien que pour faire chier.

Une putain de salope, je suis, et vous tous, des putains de salauds,
vous tous !

2.

LE NEVEU DE RAMEAU.

EXERCICE D'IDÉES

Je suis la meilleure mesure
pour juger des faiblesses d'un système.
Je mesure à l'aune de mon aigreur
le degré de lâcheté d'un système.
Je suis un fou professionnel.
Le théâtre est une bataille entre deux menteurs :
l'hypocrite et le putain d'acteur.
Le putain d'acteur peut se défaire de son masque.
L'hypocrite, c'est-à-dire le public, lui, non.
Le public est hypocrite,
le public est la culture.
La culture est hypocrite.
Et moi, je suis chargé de lutter contre la culture.
L'art doit lutter contre la culture.
Ma rage, ma rancœur, mon malaise
doivent lutter contre la culture.
Je fais de l'humanisme,
car l'humanisme consiste à se rebeller
contre tout ce qui lèse l'homme.
Et qu'un chien gagne plus qu'un putain d'acteur,
c'est une sérieuse lésion pour l'homme.
Je joue le rôle d'un chien affamé et marginal
parce que la faim est la plus dure des critiques.
Puisque je suis un putain d'acteur qui joue un chien et non un chien,

je dépends du pouvoir.
Dépendre du pouvoir m'oblige à interroger le pouvoir.
C'est là ma double nature.
J'ai deux estomacs :
un pour le pain et l'autre pour les maîtres.
Je combine la soumission et l'orgueil,
et je cours toujours le risque d'être expulsé.
Je cours aussi le risque d'être admis.
Si on m'expulse, j'ai faim.
Si je suis admis,
me voilà exposé au mépris, à l'humiliation, aux moqueries.
Je me méfie. Je me méfie.
Je ne supporte pas d'affronter une profession
imprégnée à parts égales d'arrogance et d'imbécillité.
L'humilité comme la vanité me dégoûtent.
Je me méfie. Je me méfie.
Des tiques, des sangsues, des reptiles,
je me méfie, je me méfie.
Je n'admets que les faibles sans théâtre,
les perdants sans théâtre,
les malades sans théâtre
et les vaincus sans théâtre.
Le risque encouru par le spectateur face au putain d'acteur,
c'est que le putain d'acteur dise la vérité à voix trop haute
et qu'il morde.
Combeferre, si tu permets,
nous allons nous mettre au travail.

COMBEFERRE (*Au chien. Le chien serre une enveloppe dans sa gueule*). – Qui es-tu ? Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Le chien a écrit « Au secours, je suis en danger ».*) « Au secours, je suis en danger. » C'est toi qui as écrit ça ?

LE CHIEN. – Oui.

COMBEFERRE. – Qui es-tu ? Le neveu ? Tu es le neveu de Rameau ? Tu t'appelles Rameau ?

LE CHIEN. – Oui.

COMBEFERRE. – Où est Diderot ?

LE CHIEN. – Au pied de ce théâtre où il n'entre jamais. Et puis il est noir. Et puis c'est une femme. Et puis pauvre.

COMBEFERRE. – Va chercher, va chercher, va chercher... Va chercher Diderot.

LE CHIEN. – Nous allons à présent écouter la pièce pour clavecin du *Premier Concert* de mon oncle Jean-Philippe Rameau. *La Livri*. Elle dure deux minutes. Nous allons l'écouter tout entière et en silence, Combeferre et moi. Si nous sommes bien attentifs à cette pièce, nous serons capables de comprendre la supériorité de notre système, en d'autres mots nous serons capables de comprendre la politique extérieure des États-Unis, en d'autres mots nous serons capables de comprendre notre extrême habileté à transformer en lieu commun, en évidence, ce qui devrait être un scandale sans fin, en d'autres mots nous serons capables de comprendre pourquoi Diderot a écrit dans la clandestinité, en d'autres mots nous serons capables de comprendre pourquoi un chien gagne plus qu'un putain d'acteur. Si je ne disais pas tout cela, je devrais me taire comme une poupée. Si je ne disais pas tout cela, je devrais me taire comme une poupée. Et crever. (*Silence.*) Vous comprenez ? (*Silence.*) À présent nous allons écouter attentivement la musique de mon oncle, Jean-Philippe Rameau. Ça va durer deux minutes. Et, comme disait Beckett, l'anus est le bout des lèvres. Et il a dit aussi : comprenez qui pourra.

Musique de Rameau.

COMBEFERRE. – Vous avez signé au pied de la lettre,
à l’exact pied de la lettre !
Vous avez participé,
oui, parfaitement,
vous avez participé !
Vous avez signé au pied de la lettre le Contrat,
le Contrat,
vous avez signé un contrat où il est dit,
où il est dit très clairement,
trop clairement peut-être,
où il est dit par Rousseau :
« la conservation de l’État est INCOMPATIBLE avec [celle de
l’ennemi], il faut qu’un des deux périsse, et quand on fait mourir le
coupable, c’est moins comme citoyen que comme ennemi »,
et vous avez signé ça,
vous avez signé dans les grandes largeurs
le Contrat de Rousseau,
et pas qu’une fois,
le Contrat,
grâce au Contrat vous avez envahi des pays,
vous avez fait exploser des îles entières,
vous avez anéanti,
oui, parfaitement,
anéanti,
simplement anéanti l’ennemi,
et pas qu’une fois,
anéanti l’ennemi.
Vous avez allié la justice à la vengeance
pour anéantir l’ennemi.

PANCARTES :

1. PLUS BESOIN D'ÊTRE FASCISTE POUR HAÏR
2. IL SUFFIT D'ÊTRE BLANC
3. MIEUX VAUT UN ENNEMI RECONNAISSABLE AU PREMIER COUP D'ŒIL
4. UN NOIR. UN ARABE. UN CHINOIS.
5. ÇA SE VOIT SUR LEUR VISAGE

COMBEFERRE. – Et maintenant ?

Maintenant que vous êtes bien à l'abri,
maintenant qu'on vous a débarrassés de tous vos ennemis,
enfin, de tous vos ennemis,
maintenant,
vous ne savez pas comment gérer votre faiblesse,
votre soif de souffrance,
votre faute,
vos désirs,
votre bassesse
et vos insultes.
La question est : après le massacre,
que fait l'homme pour continuer à démontrer,
à se démontrer à lui-même
qu'il est encore un homme ?

DÉMONSTRATIONS :

1. CRISE D'HYSTÉRIE. HÔPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE.

2. COURSE. AU SPORT COMME À LA GUERRE, L'ENTRAÎNEMENT EST INDISPENSABLE. L'ATHLÈTE EST UN SOLDAT ET LE SOLDAT EST UN ATHLÈTE. TOUS DEUX SONT FORTS. L'ATHLÈTE S'ENTRAÎNE POUR SUPPORTER LA FORCE DU SOLDAT. LE SOLDAT S'ENTRAÎNE POUR ANÉANTIR LA FORCE DE L'ATHLÈTE.

3. VIOL. LE TABLEAU DE FRAGONARD FINIT SUR UN VIOL. NOUS ALLONS TERMINER LE TABLEAU DE FRAGONARD AVEC UN VIOL.

4. RÊVE. UN RÊVE DE DIX SECONDES.

5. HISTOIRE DE L'EUROPE.

PREMIÈRE PARTIE :
LA PEUR

PRESSING

LAZAR. – Pourquoi tu as tué le chien ?

OCTAVIO. – J'ai eu peur.

LAZAR. – Il t'a attaqué ?

OCTAVIO. – Non.

LAZAR. – Ben alors ?

OCTAVIO. – J'avais peur et je l'ai tué.

LAZAR. – C'est le chien qui t'a fait peur ?

OCTAVIO. – Je sais pas.

LAZAR. – C'était pas la peine de le tuer comme ça.

OCTAVIO. – Les mécanismes, ça fait peur.

LAZAR. – Mais la peur est Incompatible. Incompatible avec l'État. Incompatible avec la Sécurité.

OCTAVIO. – Tu lis pas les journaux ?

LAZAR. – D'où vient tout ce sang ?

OCTAVIO. – Les gens meurent par poignées entières sur la route

LAZAR. – On dirait un homme.

OCTAVIO. – Dimanche dernier, cinquante morts.

LAZAR. – Il y a tellement de sang que ce chien a l'air d'un homme.

OCTAVIO. – En se déplaçant, ils meurent en se déplaçant.

LAZAR. – Il y a tellement de sang que ce chien a l'air d'un homme.

OCTAVIO. – En se déplaçant, ils meurent en se déplaçant.

LAZAR. – Il y a tellement de sang que ce chien a l'air d'un homme.

OCTAVIO. – En se déplaçant, ils meurent en se déplaçant.

COMBEFERRE. – Mourir sur la route,
c'est le prix de la liberté,
le prix de la révolution technologique.
Des tonnes de métal, de verre et de chair
qui se déplacent à toute allure.
Une guillotine moderne.
Grâce au trafic routier,
les classes populaires
ont enfin leur bain de sang démocratique
au nom de la liberté.
C'est le prix sanglant, vous comprenez ?
Rien que dans ce pays,
3 000 morts par an.
C'est le prix sanglant
de la révolution technologique.
Vacances et sang.
Plage et sang.
Montagne et sang.
Une voiture te rend plus libre.
De sorte que le sang
contribue à nouveau
à la consolidation de la supériorité
de notre magnifique système.
Et pour couronner le tout,
les pneus
sont faits à base de soufre.
Quatre millions de tonnes en Europe,
rien qu'en Europe,
à cracher du soufre,
l'enfer monte.

OCTAVIO. – Les morts dépassent les vivants.

LAZAR. – Ils sont plus nombreux.

OCTAVIO. – La victoire ne sera jamais pour notre camp.

LAZAR. – Quelle victoire ?

OCTAVIO. – Ils sont tous morts, tous.

LAZAR. – Tu vas devenir fou dans ce pressing.

OCTAVIO. – Les innocents et les coupables.

LAZAR. – Toutes ces robes de mariée...

OCTAVIO. – Comment est-ce qu'on peut autant les salir en un seul jour ?

LAZAR. – Tellement longues, tellement blanches...

OCTAVIO. – Salir, c'est tout ce qu'ils savent faire.

LAZAR. – Pendues au plafond...

OCTAVIO. – Ils ne comprennent pas que c'est moi qui nettoie ?

LAZAR. – Tu as frappé le chien tellement fort qu'il y a des éclaboussures jusque là.

OCTAVIO. – C'est moi qui nettoie !

LAZAR. – Tu vas devoir recommencer.

OCTAVIO. – En crachant sur la tache.

LAZAR. – Encore plus fort, encore plus fort, encore travailler, encore trimer!

OCTAVIO. – C'est comme ça qu'on nettoie.

LAZAR. – Pourquoi tu le laisses écrit en arabe ?

OCTAVIO. – En crachant sur la tache...

LAZAR. – Nettoyage à sec, écrit en arabe.

OCTAVIO. – Crache, crache !

LAZAR. – Qui va bien pouvoir lire ça en arabe ?

OCTAVIO. – Comment tu sais qu'on les a tous tués ?

LAZAR. – La Sécurité est Incompatible avec cette question.

OCTAVIO. – C'est la faute du chien.

LAZAR. – Combien de fois tu baises les robes ?

OCTAVIO. – Qu'est-ce qu'on fait du chien ?

LAZAR. – Combien de fois ?

OCTAVIO. – Qu'est-ce qu'on fait du chien ?

LAZAR. – Combien de fois tu les taches et tu les rends tachées ?

OCTAVIO. – Qu'est-ce qu'on fait du chien ?

LAZAR. – Tu as essayé avec les robes de communion ?

OCTAVIO. – Aide-moi à nettoyer !

LAZAR. – C'est pour ça que tu m'as appelé ?

OCTAVIO. – J'avais peur !

LAZAR. – Il était à qui, ce chien ?

OCTAVIO. – Je sais pas.

LAZAR. – Et qu'est-ce qu'il a fait, ce chien ?

OCTAVIO. – Il est entré...

LAZAR. – Il est entré...

OCTAVIO. – ... il s'est assis là...

LAZAR. – Continue !

OCTAVIO. – ... et puis il s'est allongé et il m'a regardé.

LAZAR. – Et tu l'as tué rien que pour ça ?

OCTAVIO. – C'était rien qu'un chien !

LAZAR. – Si c'était rien qu'un chien, tu n'avais qu'à le laisser repartir !

OCTAVIO. – Toi aussi tu as peur !

LAZAR. – Moi, je suis fort !